

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRE"

MONTRÉAL, 19 AVRIL 1890

LE REGIMENT

PROLOGUE

MARIÉE PAR ORDRE.—(Suite)

Marguerite ne voulut point passer l'été à Malpalu. Antoine l'emmena en voyage avec sa tante. Ils ne revinrent qu'au début de l'automne. Ce fut à ce moment que Georges de Cheverny, que les deuils successifs de Marguerite avaient un peu éloigné, reparut rue de Courcelles. Et ce fut à ce moment aussi que recommencèrent les angoisses de Marguerite.

Georges l'aimait de plus en plus. Elle savait que son plus ardent désir était de l'avoir pour femme. Et enfin Antoine lui apprit un soir que le jeune officier avait officiellement demandé sa main. Atterrée, Marguerite se taisait, les yeux fixés, les mains nerveusement crispées.

—Que lui répondrai-je de ta part ? dit Antoine.

—Tu sais bien que je ne puis pas me marier !

—Pourquoi ? dit-il avec une surprise admirablement jouée.

—Oh ! mon Dieu, est-il besoin de rappeler cette lamentable histoire de mon mariage secret et de la mort de mon mari. Je ne puis et ne veux me marier, pas plus avec M. de Cheverny qu'avec tout autre. Et j'ajoute que M. de Cheverny est digne en tous les points de l'amour d'une jeune fille.

Antoine la considéra longuement en silence. Ils étaient dans un petit salon de l'hôtel de la rue de Courcelles. La rue est tranquille. A peine quelques voitures. Deux lampes brûlaient sur la cheminée et la lumière était tamisée par des abat-jour de dentelles. Il approcha une chaise du fauteuil où Marguerite était assise et il s'assit lui-même en face d'elle.

—Causons ! dit-il.

Alors, sans autre préambule, il lui raconta comment la fortune de la maison de Pontalès avait été sauvée par le sacrifice de la fortune de Cheverny, le père de Georges ; il lui raconta comment et dans quelles tragiques circonstances l'honneur même de Pontalès avait été sauvé. Et ce n'était plus sa fortune que Cheverny avait sacrifiée, c'était sa vie. Cheverny était mort pour Pontalès, mais en mourant, il avait exigé que Marguerite épousât Georges. Et longuement, donnant tous les détails, Antoine mit Marguerite au courant des moindres faits.

Marguerite apprit ainsi qu'elle n'était plus libre moralement, depuis longtemps ; que sa main donnée à Georges sauverait l'honneur de sa famille, puisque, si elle se refusait à ce mariage, l'honneur de son père serait livré à la risée publique et à la honte. Elle apprit enfin qu'en la donnant au fils du général, son père avait voulu payer une dette de reconnaissance doublement sacrée. Et Antoine ajouta, en terminant :

—J'avais promis à M. de Cheverny, j'avais promis à mon père que tu serais la femme de Georges. Je tiendrai parole. Le déshonneur de mon père retomberait sur moi qui suis le chef de la famille. Et tu devines que mon avenir serait perdu. Or, cet avenir, je le rêve brillant. Eh bien, je ne veux pas que ta volonté de petite fille vienne mettre obstacle à mon rêve.

Elle releva la tête sur ce dernier mot :

—Tes projets d'avenir m'intéressent fort peu, mon frère, et crois bien qu'ils ne seraient pas d'un lourds poids s'ils devaient contrebalancer ma volonté. Bien que tu n'aies pas tué Julien, je te considère quand même comme son meurtrier, et bien que tu prétendes être innocent de l'abandon de mon pauvre enfant, je t'en rends et tu en es responsable. Tu porteras donc éternellement cette double infamie. Mais la navrante histoire que tu

viens de me raconter m'a profondément troublée. Si je cède quelque jour, ce ne sera point par souci de tes menaces et pour te plaire, ce sera parce que je me rappellerai mon père qui m'aimait et ma mère aussi. Laisse-moi j'ai besoin d'être seule.

Malgré son audace et sa cruauté, Antoine parut surpris. Cette énergie d'une fillette qu'il était habitué à dompter le démontait. C'est qu'il ne réfléchissait pas que ce n'était plus une fillette qu'il avait devant lui, mais une mère !

Cependant, cet entretien, en révélant à Marguerite ces faits qu'elle ne soupçonnait pas, l'avait plongée dans une terrible alternative. Toute sa vie passait devant elle en cet instant. Qu'allait-elle faire ? Et dans sa tête se livrait un douloureux combat, au fur et à mesure qu'elle évoquait le souvenir de Julien et de son fils ; au fur et à mesure qu'elle se rappelait la menace du déshonneur qui pesait sur sa famille.

Le lendemain Antoine lui demanda :

—As-tu réfléchi ?

—Oui.

—Eh bien, tu acceptes ? que dois-je répondre à Georges ?

—Rien. Laisse-moi quelques jours encore. Je ne puis me faire à l'idée de tromper cet honnête homme. Je suis indigne de lui. Ne vois-tu pas que ce serait abominable, ce mariage ? le père de Georges s'est dévoué pour nous, et pour lui témoigner notre reconnaissance, que faisons-nous ? Une action honteuse, entre toutes. Nous abusons de sa confiance. Nous trompons un honnête homme. Il croira épouser une jeune fille et celle qui deviendra sa femme est veuve. Non, mon frère, je ne puis répondre encore à M. de Cheverny. Je ne me sens pas encore le courage de jouer devant lui cette horrible comédie. Peut-être le courage me viendra-t-il. En attendant, laisse-moi, laisse-moi !

Il s'éloigna. Il n'insistait plus. Il était certain, désormais, qu'elle accepterait. Le combat dura longtemps, dans le pauvre cerveau surexcité de la jeune femme. Ah ! si elle avait pu se confier à quelqu'un, demander un conseil. Mais elle n'avait personne autour d'elle. Antoine seul était là toujours.

Car la tante, depuis quelque temps, dépérissait. Elle ne quittait plus son lit. A Malpalu, elle eût vécu quelques années encore. La vie de Paris l'avait tuée. Son intelligence s'était obscurcie, alourdie. Entre elle et Marguerite on eût dit qu'il y avait maintenant un voile qui s'épaississait de plus en plus. Et c'était bien un voile, celui que peu à peu la mort étendait entre elles. Marguerite s'en rendait bien compte. Elle fit pourtant une tentative.

—Tante, dit-elle, en prenant une des mains de la vieille et en la serrant doucement, tante, j'ai grand besoin de vous demander conseil.

L'infirme la considéra longuement. On eût dit qu'elle ne la reconnaissait pas.

—Tante, c'est moi, Marguerite. J'ai besoin de votre affection. Vous avez remplacé pour moi ma mère en des événements tragiques et je voudrais vous entendre aujourd'hui me dicter la conduite qu'il faut que je suive.

—Ah ! dit la vieille, tu as besoin de moi ?

—Oui.

—Et que veux-tu ? Comment te serviras-tu ?

—Mon frère m'ordonne d'épouser Georges de Cheverny.

—Je le connais. C'est un honnête garçon, doux et distingué.

—Mais je ne puis l'épouser.

—Pourquoi ?

—Vous ne vous souvenez donc pas ? Julien : Julien Rémondet ?

—Julien Rémondet ? dit-elle, cherchant.

Elle essayait de se rappeler. A la fin, secouant la tête :

—Non, je ne sais pas.

—Oh ! tante ! tante ! dit-elle en sanglotant, je n'avais que vous et vous m'abandonnez !

—Pourquoi pleures-tu ?

—Parce que vous avez cessé de m'aimer !

Elle resta silencieuse. Ce mot, pourtant, ne l'avait point frappée, n'avait pas traversé l'inertie de son cerveau. Car elle dit, hochant la tête :

—Tu crois, fillette, tu crois ?

—J'en suis sûre.

Elle ne dit qu'un mot, gravement, avec le même mouvement de tête :

—Ah !

Et ce fut tout. Elle ne comprenait plus. Alors découragée, infiniment désolée, Marguerite la laissa. Elle résista un mois encore, cependant. Quelque chose en elle se révoltait à la pensée de tromper Georges de Cheverny, Georges si loyal, et qui l'aimait si tendrement. Puis tiraillée par son frère, éperdue, sans secours, roulant dans la vie qui lui était faite, comme un corps bousculé par les vagues d'un torrent, elle fut vaincue. Et quand, pour la dixième fois, Antoine lui demanda :

—Que dois-je répondre à Georges ?

—Dis-lui que je serai sa femme.

Et, Antoine parti, Marguerite achevait, pour elle-même, en essuyant ses yeux.

—Je serai sa femme, et jamais personne au monde ne sera entouré d'un plus grand dévouement.

Deux mois après, Marguerite de Pontalès devenait la femme du lieutenant Georges de Cheverny.

Fin du prologue

PREMIÈRE PARTIE

LE SOUS-OFFICIER JACQUES

I

Le père Routard avait quitté le carrefour de la forêt de Russy le matin même, le lendemain du jour où Marjolaine était revenue si heureuse de son étrange trouvaille. L'aube n'avait point paru encore que déjà l'âne était attelé à la voiture, prêt à partir. La veille, le régateur avait fini son ouvrage, avait reporté dans les maisons du hameau et les fermes voisines ses cuillers, étincelantes, ses fourchettes, ses casseroles brillantes comme de l'argent nouveau, de telle sorte que rien ne le retenait plus dans le pays.

La charette traversa Chambord au petit trot de l'âne, point étonné d'une si matinale promenade, il y était habitué de longue date. Routard ne s'arrêta que pour déjeuner, fuyant Chambord, fuyant la forêt, fuyant ceux qui ayant voulu la mort du petit, pouvaient poursuivre et atteindre le brave homme qui l'avait recueilli et pris sous sa protection. Car c'était la seule raison de son départ, de sa fuite plutôt.

Lorsque, faible devant les larmes et les cris de Marjolaine, tout attendri devant ce bébé mourant de froid dans ses langes, sous l'âpre bise de décembre, lorsqu'il eut résolu de le ramener, de l'adopter, il n'eut qu'une idée, celle de s'éloigner au plus tôt. Et il n'eut garde de révéler à qui que ce fût l'aventure qui le faisait père d'un garçon qui lui tombait du ciel. Excellent homme et cœur d'or sous une rude et vulgaire enveloppe, il aimait déjà l'enfant, alors même que sous l'édredon du petit lit de Marjolaine, l'abandonné, bleu de froid, grelottait encore. Il avait tout de suite envisagé la situation :

—Cet enfant est victime. On veut sa disparition. Qu'il disparaisse donc. Je l'emporte ; en l'emportant, je l'arrache à ses ennemis, car il a des ennemis, le pauvre, et je le sauve. Si je vais faire quelque part une déclaration quelconque, c'est le livrer, et le livrer, c'est le perdre !

Il gratta la rude tignasse noire et ébouriffée qui lui servait de chevelure. Une hésitation lui venait.

—Je devrais déclarer cet enfant ! Je devrais tout dire !

Alors, il resta perplexe. Toutes ces réflexions lui passait à l'esprit, alors qu'il était couché sur son matelas, dans la petite voiture. Autour de lui, le vent gémissait et parfois les rafales étaient si fortes qu'elles ébranlaient le véhicule. Par les belles nuits d'été, l'âne, ami de cette famille nomade, couchait dehors, au tronc d'un arbre. Mais, l'hiver, Routard trouvait place, pour la bonne bête, dans quelque remise ou dans quelque grange.

Il avait bien envie de dormir, la journée ayant été dure et la soirée pleine d'émotions, mais le sommeil le fuyait obstinément. Sur son matelas,